

DANS LA LUMIERE
DU
SEIGNEUR JESUS

I
FAIRE DES EFFORTS ?

Que voulons-nous vivre pendant ce carême ? Que cherchons-nous ? Faire des efforts ? Il n'est pas certain que cela soit très enthousiasmant. Depuis que nous sommes petits, on nous demande des efforts. Serions-nous comme des gamins qui entendent la phrase fatidique des bulletins scolaires : Peut faire mieux ? Sans doute peut-on faire mieux ! On peut presque toujours faire mieux. Mais est-ce bien ce dont il s'agit pour un carême ? Et même pour la vie chrétienne.

L'oraison d'ouverture peut nous aider à dissocier ce que nous associons trop spontanément : carême égale efforts. Cette oraison nous donne un objectif et un moyen. Nous avons demandé, l'Eglise nous a fait demander à Dieu de progresser dans la connaissance du Christ et d'accueillir sa lumière par une vie de plus en plus fidèle. Un objectif, « progresser dans la connaissance du Christ », un moyen, « par une vie de plus en plus fidèle ». Mais cela nous est indiqué *dans* une prière.

Une demande

Avant même de regarder l'objectif et le moyen, le premier élément à prendre en compte est le fait qu'ils sont exprimés dans une prière. Nous demandons à Dieu quelque chose. Cela signifie que nous sommes en manque ou en attente de recevoir une réalité qu'il ne nous est pas possible d'obtenir par nos propres moyens. Cette *attitude spirituelle* est celle qui accompagne toute notre vie chrétienne. Elle est aujourd'hui une première réponse à l'appel de l'ambassadeur du Seigneur, Paul, que nous avons entendu le mercredi des cendres : laissez-vous réconcilier avec Dieu. Cet appel fait naître en nous le désir d'y répondre, mais nous savons aussi que le Seigneur doit nous donner

lui-même la capacité de répondre à son appel. Notre force naît de son appel.

Nous sommes en situation très consciente de demander à Dieu qu'il donne ce qu'il demande lui-même. Notre demande répond à sa propre demande, non pas d'abord en faisant telle ou telle chose qui nous apparaîtrait clairement. Elle y répond très justement en renvoyant à Dieu lui-même l'accomplissement de sa demande. Nous désirons faire ce qu'il demande, mais nous sommes suffisamment intelligents spirituellement pour savoir qu'il demande quelque chose de désirable, mais impossible à vues humaines. C'est pourquoi nous lui demandons de l'accomplir en nous. Cette disponibilité intérieure préside à notre carême, elle est première et constante.

Connaître le Christ

Que lui demandons-nous ? De progresser dans la connaissance du Christ et de nous ouvrir à sa lumière. Si nous demandons de progresser, c'est que nous ne partons pas de rien, que nous avons déjà fait quelques pas dans cette connaissance, que ces quelques pas nous font *désirer mieux connaître le Christ*. Mais nous percevons au même moment que l'objectif proposé, que le but visé pour ce temps de carême ne consiste pas en un programme de petites actions. Nous sommes invités à connaître le Christ et à nous ouvrir à sa lumière. Voilà ce que Dieu, par l'Eglise, nous demande, voilà ce que nous lui demandons, voilà ce que nous découvrons en le lui demandant.

Pour nous chrétiens, il n'y a rien d'autre que le Christ Jésus, Fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité, livrant l'Esprit-Saint. Notre bien est le Christ. Le connaître toujours mieux est notre ambition. Et ce peut être notre ambition parce que Dieu nous donne de trouver notre joie en cette connaissance. Il nous le donne et, en nous le donnant, il nous donne tout. Le but de notre carême est ainsi de mieux connaître

celui que Dieu nous donne comme seul bien désirable. Nous demandons donc au long du carême que Dieu veuille bien opérer en nous cette connaissance du Christ. Il nous illuminera ainsi intérieurement : la connaissance d'amitié nous réjouira elle-même.

Une vie fidèle

Mais cette connaissance n'appartient pas au registre des connaissances informatives. Nous savons déjà beaucoup de choses sur le Christ, trop parfois. Nous les avons apprises au catéchisme, nous les avons apprises aussi au fil des dimanches en écoutant sa parole résonner dans notre église et dans nos esprits. L'objectif du carême ne consiste cependant pas à devenir plus savant sur le Christ. La connaissance désirée et proposée est une connaissance intérieure, *une intelligence intérieure du mystère du Christ*. Le moyen indiqué nous le suggère amplement : par une vie de plus en plus fidèle. Progresser dans la connaissance du Christ, s'ouvrir à sa lumière : nous n'y parvenons pas en ouvrant des livres, même si les livres sont utiles, mais en menant une vie fidèle.

Qu'est-ce qu'une vie fidèle ? C'est *une vie fidèle au Christ Jésus lui-même*. Cela veut dire que, pour grandir dans la connaissance du Christ, il est nécessaire d'être disciple, de le suivre, de mettre en pratique sa parole. Et nous retrouvons ici l'importance de le demander à Dieu : suivre Jésus est possible parce que Dieu lui-même nous y invite et nous en donne l'élan. Notre intelligence nous permet en effet de percevoir qu'être vraiment disciple ne va pas de soi. Il ne suffit pas de le décider. Ou, tout au moins, pour le décider, il a fallu déjà être éclairé par Dieu, attiré par lui, et, pour persévérer, le don de l'Esprit-Saint s'est révélé nécessaire.

Une vie fidèle nous permet de progresser dans la connaissance du Christ à la fois parce que cette connaissance est vivante et qu'elle se donne dans la vie. Nous pouvons retrouver ici les fameux efforts d'où

nous sommes partis. Mais nous les retrouvons d'une tout autre manière. Prier davantage, oui, parce que c'est une manière de prendre du temps pour accueillir le Christ. Etre davantage attentif à autrui, oui, parce que c'est une manière de répondre au commandement de l'amour fraternel donné par Jésus. En mettant ainsi en pratique ce que l'Esprit-Saint nous suggère à partir de notre connaissance intérieure du Christ, nous percevons mieux quel est celui qui nous appelle à vivre ainsi. En cherchant à aimer comme le Christ, nous expérimentons comment il a aimé et comment il aime et fait désirer lui être semblable.

Deux pistes

Nous pouvons ainsi donner libre cours à notre créativité. Chacun d'entre nous, des plus jeunes au plus anciens, saura recevoir ce que Dieu lui donne et l'accomplir. Je vous propose pour la semaine deux modalités pour vous aider.

La première consiste à prendre un peu de temps, au long de la semaine, pour relire l'évangile que nous venons d'écouter. Il est d'une richesse telle, qu'elle demanderait beaucoup de temps pour que nous nous en nourrissons. Méditez le texte en vous interrogeant sur ce qu'il nous révèle de Jésus et de sa mission. Dans une première approche, songez que, s'il a affronté le démon, ce n'est pas pour lui, mais pour nous. Il est venu nous libérer de l'ascendant qu'exerce sur nous le démon. Et il est victorieux. Pour toujours.

La seconde consiste à prendre conscience d'une distinction essentielle pour notre vie chrétienne. Nous confondons très souvent tentation et péché. Etre tenté nous paraît une marque de faiblesse, une indignité, une forme de péché. Une marque de la faiblesse humaine, certainement, et Jésus a bien été tenté, car il a assumé notre humanité et sa faiblesse, mais il n'a pas péché. La tentation éprouve notre volonté d'accomplir le bien et de suivre Jésus concrètement, elle nous affermit

dans notre élan et, lorsque nous y succombons, la miséricorde du Seigneur nous relève et nous fortifie. Si nous sommes parfois tentés, c'est que nous allons dans la bonne direction.

II DISCERNER LA GLOIRE DU SEIGNEUR

Comme dimanche dernier, nous allons nous laisser guider par le contenu de l'oraison qui a ouvert la messe. Ce que nous demandons, ce que l'Eglise nous fait demander à Dieu est en rapport avec l'évangile qui vient de résonner. Nous nous appuyons sur la parole du Père, qui nous a dit d'écouter son Fils bien-aimé. Nous demandons à Dieu de nous faire « trouver dans sa parole les vivres dont notre foi a besoin ». Cette demande vise à obtenir un bien à partir de cette foi nourrie : « Nous aurons le regard assez pur pour discerner ta gloire ». Sur notre chemin de carême, nous sommes invités à redécouvrir ce qu'est notre foi et ce à quoi elle nous permet d'aspirer.

Notre foi

Notre foi est une *réponse*, une réponse que nous donnons à la parole que Dieu adresse. Il s'adresse à nous par Jésus, qui est le Parole même du Père. Et cette parole de Jésus nous est transmise par l'Eglise. Notre attention a été attirée par cette parole entendue. Elle nous a mis en éveil et nous y avons répondu. Cela s'est fait progressivement, de dimanche en dimanche.

Mais notre réponse, en forme d'adhésion à ce qui nous a semblé solide en elle, est le fruit d'un *don*. Ce don est reçu de Dieu, par l'esprit-Saint. Il vient comme habiter notre réponse intérieure, il nous donne de quoi comprendre la parole entendue, de quoi la mettre en pratique aussi. Le

don de Dieu éclaire notre intelligence au point que nous pouvons reconnaître que Jésus est le Fils de Dieu.

Nourrir notre foi

Mais, souvent, nous ne comprenons pas notre foi comme cette réponse et ce don. On entend souvent en effet des expressions comme celles-ci : Avoir la foi, ne pas avoir la foi, perdre la foi, retrouver la foi. Nous les avons peut-être utilisées pour nous-mêmes. En fait, ces expressions traduisent une expérience de foi, mais elles ne lui sont pas appropriées. Elles ne permettent pas de comprendre ce qui se passe, parce que nous faisons de la foi une chose ou un objet. Nous pensons comme si la foi était une réalité figée, comme si on devait l'avoir une fois pour toutes, ou ne pas l'avoir, comme si elle était un paquet ficelé. En fait elle est une *disposition vivante de notre être à l'égard de Dieu*. Elle épouse donc les mouvements de notre existence, de notre liberté, de notre intelligence. Il peut arriver que nous perdions l'évidence de la présence de Dieu et de son action.

C'est pourquoi elle a *besoin d'être nourrie*. En réalité, c'est nous qui avons besoin d'être nourris, nous, dans notre qualité d'êtres tournés vers Dieu. Notre corps a besoin en effet de nourriture pour que nous puissions exercer notre activité et mettre en œuvre notre liberté d'aimer. Notre intelligence a besoin d'être exercée et nourrie pour pouvoir guider notre action, dans les petites comme dans les grandes choses. Notre foi a besoin aussi d'être exercée et nourrie pour que nous puissions grandir en elle, pour que, par elle, nous portions un bon fruit de vie chrétienne. Comme toute réalité vivante, elle a besoin d'être entretenue. L'Esprit-Saint habite notre être, il est celui qui ouvre nos facultés, comme l'intelligence ou le regard intérieur, pour que nous puissions comprendre la parole que Jésus nous adresse. Lui demander de nous éclairer, ne pas hésiter à avoir recours à sa lumière, voilà une manière d'entretenir notre foi vivante.

Mais nous retrouvons aussi une parole que nous avons entendue dimanche dernier. A bout de quarante jours de jeûne, Jésus eut faim. La première tentation a porté sur la mise en œuvre de sa puissance pour avoir de quoi manger, en transformant les pierres en pain. La réponse qu'il oppose au Tentateur est tirée de la parole de Dieu : « L'homme ne vit pas seulement de pain ». Le récit de S. Matthieu ajoute : « Mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Ainsi la nourriture qui est proposée à notre foi est-elle la parole de Dieu. Elle a éveillé notre réponse, elle soutient notre adhésion, elle nourrit notre vie de disciples de Jésus. En méditant la parole de Dieu, en la scrutant, en réfléchissant à partir d'elle et de notre vie, nous recevons d'avancer « en eaux profondes ».

Discerner la gloire de Dieu

C'est ce que nous espérons. Dans un premier temps au moins, c'est ce que la prière d'ouverture nous appelle à espérer, c'est ce à quoi elle nous invite à aspirer. La gloire de Dieu ? Pas sûr que ce soit vraiment elle que nous désirons. Mais le carême, justement, nous est occasion de clarifier la direction de nos vies. Qu'est celle gloire ? C'est la *présence rayonnante et transformante de Dieu dans l'humanité*. C'est une manière de la définir. La fameuse prière d'ouverture nous indique une particularité. La gloire de Dieu est *cachée*. S'il est nécessaire de la discerner, c'est qu'elle ne saute pas aux yeux. C'est bien dommage, pensez-vous peut-être. Je crois surtout que c'est indispensable. Si elle ne s'adaptait pas à nos yeux de chair, en effet, si Dieu n'équipait pas notre regard intérieur pour la repérer, croyez-vous vraiment que nous pourrions la voir et nous en réjouir ? Nous deviendrions aveugles, nous perdriions le sens et la liberté.

C'est ce qui arrive à Pierre, Jacques et Jean. Du cœur de sa prière, Jésus est transfiguré. Sa gloire de Fils irradie son être corporel. Les trois

disciples sont plongés dans un sommeil lourd qui leur fait ployer la nuque. Revenus à eux-mêmes, la bouche pâteuse et l'esprit en déroute, ils ne savent que faire. La manifestation de la gloire est fugitive. Il ne reste plus que Jésus seul, présent comme le reste du temps. *Sa gloire est cachée dans son humanité.* Elle y est présente, mais voilée. Les disciples, comme les autres auditeurs de Jésus, n'ont que la foi pour discerner en lui le Fils de Dieu.

Il nous arrive parfois d'envier les apôtres. A notre estime, la reconnaissance de Jésus a dû leur être facilitée. Le récit évangélique nous montre qu'il n'en a rien été. Ils ont suivi Jésus dans la foi, n'ont pas compris, se sont mépris. Malgré ces obscurités, ils se sont appuyés sur la parole entendue : « Celui-ci est mon Fils bien aimé. Ecoutez-le ! » Ils l'ont écouté. Nous l'écoutons. Sa gloire reste cachée, il nous arrive de la percevoir. Mais nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision.

Nous connaissons les mêmes mouvements, intérieurs à la vie dans la foi. La lumière succède à l'obscurité, la compréhension à l'incompréhension, la présence à l'absence – et réciproquement. Nous avons du mal à discerner la gloire de Dieu. Elle est pourtant présente. La puissance du Christ transforme notre existence et la transfigure. Nous en sommes témoins lorsque certains d'entre vous nous rapportent comment la parole de Dieu les a éclairés, fortifiés, réjouis. Les disciples n'ont pas aussitôt compris que la passion conduisait à la gloire de la résurrection. Voilà pourquoi nous devons, nous aussi, nourrir notre foi et affiner notre regard grâce à la parole de Dieu entendue dans l'Esprit-Saint.

Une piste

Pour la semaine qui vient, je vous propose de prendre du temps pour relire le passage évangélique de ce dimanche, en y ajoutant ce qui le

précède et le suit. Cela correspond au chapitre 9 de l'Evangile selon S. Luc. En le lisant tranquillement, regardez surtout ce qui nous est dit des disciples et des apôtres : ce qu'ils voient et ne voient, ce qu'ils comprennent et ne comprennent pas du Christ. Et dans la prière, demandez-vous aussi ce que vous comprenez et ne comprenez pas, de Jésus et de votre propre vie. Interrogez l'Esprit-Saint. Ouvrez votre intelligence à sa lumière.

III MOI QUI TE PARLE

Grandir dans la connaissance intérieure du Christ, nourrir notre foi par la Parole de Dieu : tels est notre désir, éveillé lors des deux premiers dimanches de ce carême. Nous rencontrons sur notre chemin la Samaritaine. Nous la connaissons bien et elle peut, encore une fois, nous accompagner. Notre amie la Samaritaine nous éclaire de deux manières. Elle nous instruit d'abord en mettant en évidence que notre connaissance du Christ est progressive, elle nous éclaire ensuite en orientant notre regard vers Celui en qui nous croyons.

Une connaissance progressive

Le récit de S. Jean développe un *dialogue* entre Jésus et la Samaritaine, au bord d'un puits, en plein soleil. Ils sont seuls, à l'écart, hors de la ville dont les habitants reposent à l'ombre. Et la conversation porte sur une réalité bien concrète, l'eau, nécessaire aux activités domestiques, nécessaire pour le corps, puisque Jésus lui-même a soif. La conversation se développe, en paliers successifs, allant de l'eau du puits à une eau différente, sans que la Samaritaine paraisse bien comprendre. Elle achève cette première étape en demandant à Jésus de lui donner l'eau dont il parle. Cela lui évitera de venir en chercher chaque jour, en

plein midi. Elle ne voit pas bien de quoi Jésus parle vraiment, mais son attente a été éveillée. Il semble qu'elle ait soif, à son tour. Elle a soif de l'eau du puits, encore.

En reprenant cette belle page de l'évangile pendant la semaine, nous pouvons y découvrir une question sur notre propre chemin de foi, sur le dialogue que nous entretenons dans la foi avec Jésus. Souvenons-nous. Y a-t-il eu un puits aussi ? Pas un puits semblable à celui du récit, bien sûr. Mais un puits qui correspond à telle ou telle circonstance de notre vie. Un événement, comme il en existe, dont la profondeur paraît obscure, une profondeur où nous cherchons le sens, la lumière, la force. Une parole du Seigneur est venue nous éclairer intérieurement. Cette parole nous a conduits à demander au Seigneur quelque chose. Et notre demande avait peut-être encore un contenu matériel, en rapport avec l'événement, mais nous l'avons adressée à celui qui s'était approché. C'est ainsi souvent que se noue le dialogue secret que tisse la foi.

Mais le dialogue entre Jésus et la Samaritaine se poursuit. Il atteint un autre domaine, plus enfoui que celui des nécessités immédiates de la vie. « Va. Appelle ton mari puis reviens. » La demande de Jésus porte sur la vie personnelle de la Samaritaine, sur ce qui lui donne une couleur particulière. Elle seule en connaît la nature. « Je n'ai pas de mari. » « Tu dis vrai. » On perçoit la densité de ces quelques mots échangés, l'histoire qu'ils révèlent, la solitude qu'ils suggèrent. C'est que la Samaritaine vient chercher de l'eau à un moment où personne ne vient, justement. Et son regard s'ouvre un peu plus sur Celui qui s'adresse ainsi à elle, simplement. Elle n'entend plus le jugement ou les moqueries. Elle reste, paisible et confiante. Elle vient dans la lumière de celui qui ne brûle pas comme le soleil en plein midi, le soleil qui dessèche ce qu'il touche de ses rayons. La lumière de cet autre soleil chasse seulement les ténèbres, dégage la route, purifie le regard.

Souvenons-nous aussi, de cette autre étape. Le Seigneur nous a peut-être déjà rejoints en ces lieux secrets, ces profondeurs dont le fond échappe à notre regard. Nous avons laissé la lumière nous éclairer, en vérité. Nous n'avons plus eu peur. La rencontre avec le Seigneur dans le dialogue tissé par la foi va jusqu'à ces espaces inconnus des autres. Et s'ils sont connus des autres, ils le sont souvent mal. Le Seigneur est le seul à trouver les mots justes, parce qu'il sait. La connaissance de la foi ne porte pas simplement sur des notions, elle inclut notre existence personnelle. C'est *en elle* que le Seigneur veut la faire grandir.

Mais le dialogue n'est pas encore achevé ! Découverte en quelque sorte, la Samaritaine peut poser la question qui la préoccupe vraiment. Où doit-on *adorer* ? Vous dites que c'est à Jérusalem, nous disons que c'est ici ? Qu'en est-il ? Elle ne voit pas encore que sa question rejoint ce que Jésus lui a dit de l'eau qui doit jaillir en vie éternelle. Elle approche de la source qui lui a été indiquée. Elle approche de la source qu'elle désire, celle dont l'eau peut désaltérer sa soif la plus essentielle. Etanchée, cette soif changera la manière qu'elle aura de venir encore chaque jour chercher l'eau pour étancher sa soif corporelle. Son chemin vers le puits sera plus court, elle aura le cœur plus léger. Et c'est ce qui se passe, déjà, puisqu'elle laisse sa cruche et s'en va chercher les autres.

Les deux étapes précédentes ouvrent sur cette dernière découverte. Cette découverte est inépuisable. Elle met en mouvement. Et, à aucun moment, nous ne pourrions imaginer que nous sommes parvenus au sommet, que le dialogue est devenu inutile, que notre tranquillité est assurée. Inlassablement, nous repassons par les étapes du dialogue de la foi, mais nous y repassons de sorte que nous approfondissons toujours notre connaissance. Une connaissance qui devient aimante.

Moi qui te parle

C'est que notre foi est dirigée vers *quelqu'un*. Cette disposition intérieure est réponse à la Parole du Seigneur et don pour la comprendre. Mais elle ne nous ramène pas à nous-mêmes. Elle nous sort de nous-mêmes, au contraire. Mais elle ne nous fait pas quitter notre existence et sa densité. Elle nous fait viser quelqu'un. Nous croyons en quelqu'un. Nous ne donnons pas notre foi à n'importe qui !

La réponse de Jésus à la Samaritaine est éclairante. Elle lui demande où l'on doit adorer. Il ne lui répond pas vraiment. Il déplace la question, en révélant *qui* l'on est appelé à adorer. « Les adorateurs que cherche le Père, » dit-il. Voilà bien une *révélation* faite à notre amie la Samaritaine. Jésus ne parle pas en spécialiste des questions disputées par les spécialistes, il nomme celui que notre adoration est appelée à reconnaître. Adorer, seulement adorer, cela est trop court. Nous n'y trouverions ni notre joie ni notre liberté

La Samaritaine alors pressent que son interlocuteur n'est décidément pas un interlocuteur quelconque. Elle associe à sa réponse le Messie qui doit « tout faire connaître ». Ce qu'elle vient d'entendre appartient à ce « tout ». Et l'attestation de la vérité des propos entendus, elle la trouve dans le regard qu'il a porté sur sa propre vie. Ce regard l'a ouverte à sa lumière.

« *Moi, qui te parle, je le suis.* » Imaginons l'extraordinaire densité de ces paroles, le poids qu'elles ont au terme de ce dialogue, la carrure de celui qui les prononce. Elle emprunte une force semblable à celle des paroles adressées par Dieu à Moïse, dans la première lecture. Dieu invisible donne son nom à celui qu'il envoie vers son peuple. Ici, Jésus dit qui il est et par quelle autorité il a pu parler et du Père et de la Samaritaine.

Ainsi voyons-nous apparaître Jésus progressivement : Un interlocuteur étrange au départ, un prophète ensuite, le Messie enfin. Mais au terme,

les Samaritains appelés par la Samaritaine bouleversée, vont jusqu'à nommer Jésus « le Sauveur du monde ». Le récit évangélique vient ainsi orienter notre regard vers Jésus : En quelles occasions avons-nous pu, nous-mêmes, le nommer et percevoir son identité ?

Notre amie la Samaritaine nous guide ainsi, à sa manière, sur le chemin de la foi en Jésus. En éveillant notre mémoire et en accompagnant notre propre progrès dans le dialogue de la foi, l'Esprit-Saint pourra faire grandir notre joie.

IV IL MANGE AVEC LES PECHEURS

L'objectif de notre carême est de « progresser dans la connaissance du Christ et de nous ouvrir à sa lumière », comme nous le demandions dans la prière d'ouverture du premier dimanche. L'évangile que nous venons d'écouter devrait nous y aider puisqu'il y est question de ce que fait Jésus. La parabole du père et de ses deux fils est racontée pour éclairer les auditeurs sur la signification des actes du Seigneur. Il y est question des pécheurs.

Une antinomie

L'évangéliste nous indique que les scribes et les pharisiens sont choqués par le comportement de Jésus et qu'ils maugréent. Ont-ils tort ? Nous serions tentés de le penser et de balayer d'un revers de main invisible leur ignorance. En réalité, lorsque nous lisons l'évangile, nous devons être attentifs à leurs réactions parce qu'elles nous obligent à aller au fond des choses. Elles peuvent même révéler que nous ne comprenons pas si bien que cela les événements racontés.

Ces scribes et ces pharisiens n'ont pas tort d'être choqués lorsqu'ils voient Jésus manger avec des pécheurs. L'enseignement reçu l'interdit. Manger avec un pécheur identifié, c'était risquer d'être contaminé par son péché en s'en faisant complice. C'est pourquoi la lèpre était un symbole particulier du péché : s'approcher du lépreux, c'était risquer d'être soi-même atteint. Cette perception ne nous est probablement pas familière, mais elle va de pair avec la conscience que le péché est l'opposé de la sainteté, laquelle est la caractéristique de Dieu. Souvenez-vous de l'exclamation d'Isaïe : Malheur à moi, je suis un homme aux lèvres impures au milieu d'un peuple aux lèvres impures.

La manière de réagir des scribes et des pharisiens naît de cette conscience et elle s'appuie sur une compréhension de la droiture de vie. Le péché a une forme objective, déterminée par les commandements, et elle isole celui qui en est coupable de l'ensemble du peuple. Ses sentiments personnels n'entrent pas en ligne de compte. La question suscitée ici est double : la condition de pécheur est-elle irréformable et suffit-il d'être objectivement en règle pour n'être pas pécheur ?

Une révélation

La situation racontée par l'évangéliste appelle à s'interroger sur ce qu'est le *péché* et donc sur ce qu'est *être pécheur*. Certains me disent : « Mon père, ou M. l'abbé, vous parlez toujours du péché ». D'autres : « Mon père, ou M. l'abbé, vous ne parlez pas assez du péché ». Allez donc savoir ! Une personne, un jour, me disait qu'elle se réjouissait qu'une traduction littéraire de la bible ait remplacé le mot « péché » par « faute ». Elle était tellement passionnée et convaincue que je n'ai pas cherché à lui faire valoir que le mot « péché » visait probablement une réalité précise et qu'on le trouvait dans la bible, justement. La bible n'est pas un simple traité de morale, même naturelle.

La caractéristique fondamentale du péché c'est qu'il est *objet de révélation*. La faute aussi, me direz-vous. Certes, ce sont les parents qui éduquent la conscience morale en apprenant à identifier ce qui est mal et ce qui est bien. Mais dans le cas du péché, c'est Dieu lui-même qui donne de le découvrir car il ne s'apparente pas à des coutumes, aussi légitimes soient-elles, mais à une relation avec lui.

L'histoire de David et de la femme d'Urie, le Hittite est exemplaire à cet égard. Vous la connaissez. Le roi David, le grand roi, qui se prend à désirer la femme d'un des officiers de son armée en campagne. Et comme il en a le pouvoir, il la prend. Mais voilà qu'elle est enceinte, que, d'une certaine manière, elle va être accusée puisque son mari est à la guerre. David alors développe une stratégie et tente de faire revenir l'officier pour qu'il retrouve sa femme. L'officier ne veut bénéficier d'aucun régime de faveur. Pour finir David le renvoie, porteur d'un ordre royal qui demande qu'Urie soit placé sur la ligne de combat de telle sorte qu'il soit tué. Et tout marche comme le roi l'a voulu. David est content de lui. Voici qu'arrive le prophète Nathan qui lui raconte une petite histoire, celle d'un homme pauvre qui avait un chevreau, qui habitait à côté d'un homme fort riche. Cet homme ne voulait pas prendre dans son troupeau de quoi honorer un visiteur de passage et décida de s'emparer du chevreau. Qu'en penses-tu, lui demanda-t-il ? Cet homme mérite d'être châtié, répond aussitôt le roi. Cet homme, c'est toi. David a eu l'étonnante humilité de le reconnaître : j'ai péché contre le Seigneur. Voilà comment la parole du prophète ici vient éclairer David sur sa conduite. Il était prisonnier de son péché, en apparence tranquille, bien qu'il ait commis deux actes odieux. Dieu lui redonne la liberté, en l'éclairant.

Ce petit épisode aide déjà à sortir d'une compréhension du péché en forme d'accusation et de catalogue, même si les commandements donnés par Dieu indiquent la voie de la vie. Lorsque nous parlons du « péché », nous le faisons à la lumière de la *miséricorde*. Si Dieu fait

connaître le péché, c'est pour que le pécheur n'en soit plus esclave, qu'il « *retrouve la santé* », comme le fils cadet de la parabole entendue tout à l'heure. Cette parabole est racontée par Jésus en vue d'*éclairer ses auditeurs* qui ne comprennent pas ce qu'il fait. Son action correspond à ce que le Père veut accomplir : que reviennent à lui ceux qui se sont éloignés. Il ne se contente pas de ceux qui sont fidèles aux prescriptions de l'Alliance, il attend et espère le retour des autres. Aussi bien, l'attention de Jésus pour les pécheurs identifiés ne procède-t-elle pas d'une sorte de complicité pour le péché, mais d'un amour pour le pécheur appelé à retrouver le chemin de l'amitié avec Dieu.

S'ils ne le voient pas, les auditeurs soupçonneux de Jésus courent un risque. La figure du fils aîné, révolté et jaloux, souligne *de quoi il se prive*. Il ne peut partager la *joie* de celui qui est père et non comptable. De son point de vue, il n'a pas tort : celui qui a été infidèle devrait porter le poids de son infidélité, il devrait assumer. Mais, précisément, son frère, que l'aîné ne connaît plus, était dans ces dispositions, mais il frôlait la mort. Sa situation calamiteuse a agi comme un révélateur. Le père fait valoir son point de vue : il tient à ses deux fils, à égalité, car ils sont ses fils, quoiqu'ils aient pu faire. Sa joie est qu'ils puissent *vivre* en leur qualité de fils. La parabole ne nous dit pas ce que fit finalement le fils aîné : la réponse est dans la décision que peuvent prendre les auditeurs de Jésus. Qu'ils réfléchissent à leur tour pour entrer dans les vues du père, qu'ils changent leur manière de penser pour accéder à une plus grande connaissance de Dieu et de son dessein, qu'ils perçoivent que le péché reconnu et la miséricorde demandée conduisent à lui.

Nous voyons du coup qu'il n'est pas si simple de vraiment comprendre ce que fait Jésus. Mais la parabole nous suggère de nous ouvrir encore à la lumière de sa parole. En la reprenant cette semaine, nous pouvons mesurer l'écart qui subsiste entre notre compréhension de Dieu et ce qu'en révèle Jésus. L'objectif de notre vie chrétienne tiendrait-il dans

une vie supposée sans péché ou bien dans la découverte de l'amour divin, en vue d'une vie illuminée par sa joie ?

V IL TRACAIT DES TRAITES SUR LE SOL

Nous entrons dans la cinquième semaine de carême. Le passage du récit évangélique entendu il y a quelques instants, peut nous aider à approfondir encore notre connaissance du Christ Jésus. La rencontre de Jésus avec la femme adultère fait jaillir une lumière dans l'obscurité d'une scène pénible.

Une double violence

Ce qui frappe l'auditeur ou le lecteur attentif, c'est le climat de *violence* qui ouvre le récit. Cette violence est une des expressions du péché, et elle est plus profonde et plus significative encore que le péché d'adultère, qui est prétexte à l'affrontement de scribes et de pharisiens avec Jésus.

La première expression de la violence est celle de la violence faite à cette femme. Non seulement elle est surprise en flagrant délit d'adultère, mais en plus elle est placée au milieu de ceux qui écoutent Jésus, devant lui. Ses accusateurs s'appuient sur la loi, mais ils s'arrogent un droit qu'ils n'ont pas. Ils se comportent comme s'ils étaient maîtres de la loi, puisqu'ils en font un instrument d'humiliation. Impitoyables, ils occupent soudain tout l'espace et font de cette femme une ombre d'elle-même.

Mais ils vont plus loin encore. Leur intention est de mettre dans l'embarras le Christ. Ils espèrent pouvoir « l'accuser » à son tour. Ils

aimeraient, au fond, faire subir à Jésus un sort semblable à celui de la femme, muette entre leurs mains. La charge est donc violente. Sans doute n'ont-ils pas tort pour la matérialité du péché constaté, et Jésus, en une autre occasion, indiquera que c'est « en raison de leur dureté de cœur » que Moïse a envisagé la possibilité de la répudiation. Mais leur position n'est plus ajustée car ils n'agissent pas comme des serviteurs de la loi. Ils l'instrumentalisent pour en faire une arme contre Jésus.

Cette violence n'est pas propre à la scène qui nous est racontée. Elle n'est pas exceptionnelle. Nous la connaissons, prête à s'éveiller dans le cœur des hommes. Elle a, aujourd'hui, des moyens pour se manifester beaucoup plus largement que dans l'espace restreint du temple, à Jérusalem, au temps de Jésus.

La force de Jésus

Mais l'aspect le plus important du récit tient dans la manière de tenir tête à la violence mise en œuvre par Jésus. Il baisse par deux fois le regard, en se penchant vers le sol. Une première fois lorsque la question lui est posée de savoir ce qu'il pense de la situation, une seconde fois, après qu'il a répondu, devant l'insistance de ses interlocuteurs. Il baisse les yeux, comme pour rompre avec le flux de la violence, pour se détacher de lui, pour ne pas s'y laisser emporter. Car la violence cherche à provoquer une autre violence, en réponse. L'histoire des hommes est tissée de ces lacets. La violence peut être cynique, elle peut s'épancher aussi pour des motifs relevant de la loi. Ici, elle conjoint ces deux caractéristiques, mais son rapport à la loi de Moïse lui confère une nudité qui la fait apparaître pour ce qu'elle est : une imposture, capable d'entraîner la destruction. Et la seconde fois, Jésus baisse les yeux, tandis que ses interlocuteurs tirent à leur manière les conséquences de sa réponse.

Jésus aurait pu les défier du regard, après leur avoir dit : « Que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre ». Cela aurait pu paraître aussi une victoire aux yeux de ses partisans, un triomphe à nos propres yeux, peut-être. Il n'aurait pas alors usé de la même violence que ses interlocuteurs, mais il aurait en quelque sorte pu enfoncer la lame de sa parole profondément, pour les humilier à son tour. L'humiliation de la femme aurait été lavée par une semblable humiliation, et il serait sorti vainqueur de la provocation. La réjouissance des partisans ou des disciples aurait-elle été douce ? Plus probablement amère, et surtout illusoire. En quoi l'humiliation peut-elle enlever l'humiliation ?

C'est que Jésus affronte une fois encore un ennemi plus redoutable que ceux qui cherchent à le prendre en défaut et que cet ennemi inspire, à leur insu. Dans l'*Apocalypse*, il est un nom qui lui va parfaitement bien. Il est nommé « l'Accusateur de nos frères, qui les accuse jour et nuit » devant le Seigneur. Le livre chante sa défaite. Mais comment le Christ l'obtient-il ? A vues humaines, l'arme consisterait en une accusation plus puissante que celle de l'Accusateur. Le problème, c'est qu'il ne peut en exister de plus puissante : l'Accusateur aura toujours le dernier mot, en matière d'accusation, comme les interlocuteurs de Jésus voudraient avoir le dernier mot face à lui. Et il n'y a pas non plus de plaidoirie possible, car le mal est réel, quelque soient les motifs qui pourraient en atténuer l'imputation à celui qui l'a commis.

Le psaume 102/103 décrit le Créateur comme celui qui « n'est pas toujours en procès » avec nous, qui n'est pas notre accusateur. Il se souvient au contraire que « nous sommes poussière » et pécheurs. Il le sait, et son œuvre consiste à redonner vie et élan à l'être humain ainsi fragilisé. Voilà pourquoi Jésus baisse les yeux devant la violence de l'accusation. Il n'en a pas peur, elle ne le trouble pas, il sait de quelle source elle provient. Il vient justement pour l'assécher et dégager l'autre source, celle de la vie divine. Voilà pour quoi, aussi, après avoir donné sa réponse, Jésus baisse à nouveau les yeux. Les mots qu'il a prononcés

ne constituent pas une accusation voilée : ils traduisent la vérité. Chacun de ceux qui l'écoutent ou l'interrogent est non seulement sous la loi mais a toujours déjà bénéficié de la miséricorde. Celui qui l'oublie dénature la loi elle-même, qui est un don de Dieu pour marcher en sa présence. La loi peut toujours être pervertie par la violence tapie au cœur de l'homme, car elle n'en guérit pas.

Mais Jésus, qui est ici encore Maître de la loi, lui reconnaît sa place juste dans le dessein de Dieu et prononce une parole créatrice en libérant la femme de son péché.

Pourquoi sont-ils donc partis ?

L'effet de l'action de Jésus dans cette scène est double. Il opère d'abord la libération de la femme jusqu'alors muette. A aucun moment, il n'a ignoré sa dignité propre, même défigurée par le péché, mais il la lui rend, dégagée de ce qui la meurtrissait : « Va ! Et ne pêche plus ». Elle peut à nouveau vivre selon la loi et accomplir le bien.

Mais le récit contient une part supplémentaire de mystère. Pourquoi les interlocuteurs de Jésus partent-ils ? Il ne le leur a pas demandé. Il leur a juste dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ». Plus on est vieux, en effet, plus on court le risque d'avoir commis quelques péchés, pas forcément importants, mais quand même. Comme dit l'Écriture : « Nul vivant n'est juste devant toi ». Voilà qui n'a rien d'extraordinaire, en fait. S'exprime dans ce mouvement la reconnaissance d'une vérité. Mais elle ne va pas encore au bout, là où la femme est parvenue, comme à son corps défendant, devant Jésus. Les interlocuteurs de Jésus ne sont pas prêts à accepter leur solidarité avec la femme adultère : Y a-t-il réellement quoi que ce soit de commun entre elle et eux ? Mais cette solidarité ne réside pas d'abord dans le fait d'avoir péché, mais dans celui de pouvoir reconnaître une commune

miséricorde, celle que Jésus manifeste. Mais seule, la femme restée devant lui en bénéficie. Malheureusement.

C'est dire que ce bref récit est dense et que le Seigneur peut prolonger en nous, par lui, l'effet de sa lumière. En le reprenant pendant cette semaine, nous pouvons regarder le Christ vainqueur de l'Accusateur. Cette scène pourra aussi nous aider à écouter à nouveau le récit de la passion, pour en accueillir la puissance transformatrice. C'est un chemin d'ouverture intérieure à la paix et à la joie que donne le Seigneur ressuscité.

Notre-Dame de Grâce de Passy
Carême 2010

Abbé Antoine Louis de LAIGUE